Document généré le 13 juil. 2025 22:02

Renaissance and Reformation
Renaissance et Réforme

Introduction

Colette H. Winn

Volume 38, numéro 3, été 2015

Les passions et leurs enjeux au seizième siècle

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1087398ar
DOI : https://doi.org/10.33137/rr.v38i3.26145

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)
2293-7374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Winn, C. (2015). Introduction. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, *38*(3), 5–15. https://doi.org/10.33137/rr.v38i3.26145

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Introduction

COLETTE H. WINN
Washington University in St. Louis

« L'art médical guérit les maladies du corps,
la sagesse libère l'âme des passions. »
(Observation apocryphe attribuée à Démocrite)

L'étude des passions reste aujourd'hui encore indissociable des noms de Descartes, de Madame de La Fayette, de La Rochefoucauld et plus généralement du Grand Siècle où la passion fut considérée, « dans une antinomie classique, comme l'autre de la raison »[1] (Corneille, Racine). Toutefois, s'il fût un siècle qui s'intéressa au plus haut point à la question des passions, ce fut la Renaissance. Ce qui est particulier à cette époque en matière de passions, c'est la coexistence de conceptions très diverses et souvent contradictoires, issues des héritages théoriques multiples de l'Antiquité et du Moyen Âge, galéniques, aristotéliciens, thomistes, augustiniens et stoïciens pour ne citer que les plus importants.

Le terme de *passion* apparu dans la *Rhétorique* d'Aristote[2] au sens de mouvement, changement, perturbation affectant l'état de l'âme (un des sens du

1. L'expression provient de Jacques Fontanille, Patrizia Lombardo et Elisabeth Rallo Ditche, *Dictionnaire des passions littéraires* (Paris : Belin, 2005), 3. Pour un choix de textes autour du concept de *passion* et sur les principales notions qui en découlent, voir Mériam Korichi, *Les passions* (Paris : Garnier-Flammarion, 2000). Nous souhaitons exprimer notre vive gratitude au comité de lecture de *Renaissance et Réforme* pour ses précieuses suggestions.

2. Au Livre II de sa *Rhétorique*, Aristote s'inspirant de la méthode dialectique exposée par Platon dans le *Phèdre*, passe en revue toutes les conditions susceptibles de déclencher les passions : les caractères qui y sont prédisposés, les dispositions naturelles préalables (l'*habitus*) qui sont favorables à leur apparition, les causes humaines et circonstancielles qui peuvent susciter telle ou telle passion. Sur l'émergence du discours sur les passions dans la Grèce antique et à Rome, on lira avec profit *Les passions antiques et médiévales*, dir. Pierre-François Moreau et Laurence Renault (Paris : Presses Universitaires de France, 2003). Sur le traitement des passions par Aristote, voir dans cet ouvrage l'article de Bernard Besnier, « Aristote et les passions », 29–94. Pour une bonne synthèse des différentes traditions autour du concept de passion, voir Jürgen Hengelbrock et Jakob Lanz, « Examen historique du concept de passion », in *La passion*, *Nouvelle revue de psychanalyse* 21 (printemps 1980) : 77–91.

grec *pathos*), s'enrichit au fil du temps de nuances diverses reflétant le point de vue envisagé (philosophique, cosmogonique, médical, éthique, métaphysique, théologique). Ainsi, outre les mouvements de l'âme accompagnés de plaisir ou de douleur (Aristote), le mot de *passion* en vint à désigner des égarements du jugement qui écartent l'homme de ses devoirs naturels (Chrysippe)[3] ; une perturbation de l'âme qui suit en général la maladie du corps (Galien)[4], ou encore un acte de l'appétit sensitif capable d'affecter indirectement la volonté libre (Thomas d'Aquin)[5]. Les théoriciens des passions, on le voit, semblent incapables de s'accorder, que ce soit sur l'origine de la passion (le corps ou l'âme)[6], la nature de la passion ou la classification des passions, encore que cette dernière soit en général conçue selon le principe de contrariété, mais il peut s'agir de la contrariété des termes, de la contrariété définie par approche ou éloignement par rapport à un même terme ou encore par le mouvement d'attraction ou de répulsion exercée par l'objet de la passion. La question des relations mutuelles entre les diverses passions suscite également des divergences

3. À l'opposé de Zénon pour qui ces égarements de jugement sont à l'origine des passions, Chrysippe soutient qu'on ne peut dissocier le jugement de la manifestation physiologique qui l'accompagne. Sur la théorie moniste de la passion chez Chrysippe, voir Jackie Pigeaud, *La maladie de l'âme : étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique* (Paris : Les Belles Lettres, 1989), 265–272.

4. Dans son ouvrage intitulé *Que les mœurs de l'âme sont la conséquence des tempéraments du corps,* Galien démontre que les passions dépendent de la chimie des humeurs corporelles. Plusieurs solutions sont proposées comme cure des maladies de l'âme. Sur le problème du rapport de l'âme et du corps tel qu'il se pose chez Galien, voir Jackie Pigeaud, *La maladie de l'âme*, 47–70 ; sur cette question reprise par les médecins du seizième siècle, voir Jean Starobinski, « Le passé de la passion : textes médicaux et commentaires », in *La passion, Nouvelle revue de psychanalyse* 21 (printemps 1980) : 51–76, et Armelle Debru, « Passions et connaissance chez Galien », in *Les passions antiques et médiévales*, 153–160.

5. Hengelbrock et Lanz, « Examen historique du concept de passion », 81.

6. Ronsard récapitule de la sorte la violente polémique opposant Plutarque, qui se range du côté de Platon, aux stoïciens, « De la joie et de la tristesse », in *Œuvres complètes*, éd. Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin (Paris : Gallimard, La Pléiade, 1994), 1199–1200 : « les pythagoriques et platoniques assurent que l'ame n'a point de perturbations d'elle-mesme, mais que elle se sallist par la contagion de la matiere et de la nature corporée […]. Les stoïciens au contraire ont assuré que les passions venoyent par l'opinion et estimation du bien et du mal présent et advenir. Du bien present se faisoit la joye, du mal present la douleur. La cupidité estoit du bien futur, la creinte du mal advenir, ce qui est faux, car on voit un ambitieux et un amoureux passionné qui sent, soufre et endure aveq impatience son mal et toutesfois par la raison il voudroit bien estre delivré de son torment. Par ainssy passion est autre chose que raison, c'est-à-dire la faculté sensuelle est autre chose que raisonnable ».

de perspective. On voit par exemple que, pour Aristote, toutes les passions (la colère et son opposé, le calme, la haine et l'amitié, la crainte et la confiance, la honte et l'impudence, l'obligeance et l'envie, la pitié et l'indignation, l'émulation et le mépris) ont pour conséquence la peine ou le plaisir, tandis que, pour les stoïciens, la peine et le plaisir font partie, avec la crainte et la concupiscence, des quatre passions principales d'où dérivent toutes les autres. C'est du reste ce schéma de dérivation qui est également à la base de la synthèse thomiste. Thomas d'Aquin pour qui les passions impliquent d'abord et toujours un changement physique (*transmutatio corporalis*)[7], distingue onze passions fondamentales regroupées sur la base d'une division binaire entre passions de l'irascible et passions du concupiscible. Les passions de l'irascible, selon lui, prendraient origine des passions du concupiscible et se termineraient en elles. Autrement dit, toutes les passions, l'espoir et son contraire, le désespoir, la crainte, l'audace et la colère auraient pour origine le désir ou l'aversion, l'amour ou la haine, et pour fin la joie ou la tristesse. La colère est la seule passion chez Thomas d'Aquin qui ne reçoive pas son contraire, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'on ne peut pas l'apaiser mais que la cessation d'un mouvement ne peut être traitée comme une contrariété puisqu'elle implique une privation.

Le jugement négatif que les présocratiques portèrent sur les passions eut une importance historique[8]. Platon[9], dans le *Timée*, met en garde l'homme contre « les puissantes et impérieuses passions » telles que le plaisir, « le plus grand appât du mal », la douleur « qui chasse le bien », la colère et l'espoir, l'audace et la crainte, « conseillers irréfléchis »[10] qui, en faussant le jugement, limitent la liberté humaine. Parmi les philosophes de l'Antiquité et les penseurs

7. On reconnaît aujourd'hui encore l'importance de la théorie des passions proposée par Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique* (1270), de loin la plus complète et la plus systématique. Voir Peter King, « Aquinas on passions», in *Aquinas's Moral Theory. Essays in Honor of Norman Kretzmann*, éd. Scott MacDonald et Eleonore Stump (Ithaca : Cornell University Press, 1999), 132 : « Aquinas's emphasis on a faculty psychology and scientific taxonomy is a more sophisticated philosophical approach to psychological inquiry than that found in the early modern period, bearing remarkable similarities to contemporary questions and accounts being developed in cognitive science. The subtlety and penetration of Aquinas's analysis of the passions is unparalleled, and the questions he addresses are still philosophically pressing and acute ». Voir aussi l'étude éclairante de Thomas Miner, *Thomas Aquinas on the Passions* (Cambridge : Cambridge University Press, 2009).

8. Hengelbrock et Lanz, « Examen historique du concept de passion », 77.

9. Voir *Les puissances de l'âme selon Platon, Études platoniciennes* 4 (2007), éd. Jean-François Pradeau.

10. Hengelbrock et Lanz, « Examen historique du concept de passion », 77.

chrétiens, nombreux sont ceux, toutefois, qui estiment que les passions ne sont, en elles-mêmes, ni bonnes ni mauvaises, mais aménageables, voire utiles, puisqu'elles concourent à la persuasion, comme le rappelle Aristote dans sa *Rhétorique*. Les aristotéliciens n'en estiment pas moins que les passions devraient être vécues avec modération. Dans *De la vertu morale*, Plutarque, s'appuyant, lui aussi, sur la théorie aristotélicienne du juste milieu, soutient que le travail de la raison ne consiste pas à détruire les passions, mais à leur imposer limite et ordre afin de les rendre parfaitement dociles et d'atteindre de la sorte à la vertu de tempérance qui est, selon lui, une source de bonheur bien plus sûre que la maîtrise de soi. Galien démontre que le mauvais usage des passions, ajouté aux causes prédisposantes (la nature et la complexion de l'individu), produira la maladie, mais il constate également que, si l'on sait susciter et manœuvrer habilement les passions, on pourra les utiliser dans un traitement des contraires par les contraires[11]. Saint Augustin[12] juge pour sa part que, si les passions sont soumises à l'intelligence et celle-ci à Dieu, elles peuvent être matière à certaines vertus morales. Quant aux mauvaises concupiscences (la dangereuse *libido*), il admet qu'elles seront rachetées par le Christ Rédempteur qui assume tout l'homme. Contrairement aux stoïciens pour qui la coexistence de la vertu et de la passion est inconcevable, Thomas d'Aquin ne voit là aucune contradiction. À la suite d'Aristote, il soutient que la vertu morale réside dans la maîtrise de la juste mesure et non pas dans l'absence totale des passions. L'étude des passions lui semble également un bon moyen d'appréhender les vertus théologales d'espérance et de charité.

Si, au cours des siècles, les passions eurent si mauvaise presse, c'est donc essentiellement aux philosophes du Portique qu'on le doit. Les passions, selon eux, relèveraient toutes de l'excès, la passion étant causée par le déséquilibre entre les quatre éléments ou les quatre humeurs, et ne pourraient donc entraîner que des conséquences négatives. La crainte de la mort, qui constitue l'aiguillon secret de toutes les passions de l'homme, suffit à montrer, d'après eux, combien il est important de se libérer des passions néfastes. Comme ils voient dans les passions l'ennemi le plus redoutable de l'homme — la passion met en péril la liberté —, ils se préoccupent principalement du problème de leur guérison. Ce

11. Starobinski, « Le passé de la passion », 52, et sur la fortune de cette idée, voir n. 2.

12. Les livres IX et XIV de *La Cité de Dieu* synthétisent la pensée de saint Augustin en matière de passions. Voir aussi Emmanuel Bernon, « La théorie des passions chez saint Augustin », in *Les passions antiques et médiévales*, 173–197.

n'est, soutiennent-ils, qu'au terme d'une difficile ascèse, d'un travail assidu sur soi visant à réfréner l'expression des passions, tout spécialement celles qui sont les plus nocives comme la colère, la haine et la vengeance, que l'homme pourra atteindre à l'idéal de l'apathie (*apatheia*), à cette tranquillité parfaite de l'âme, source de la vraie liberté et du vrai bonheur (Sénèque, *De tranquillitate animi, De constantia sapientis*).

Les passions, on le voit, ont une longue histoire. Évoquées ici très succinctement, les diverses considérations autour des multiples questions dont elles firent l'objet parviendront jusqu'à la Renaissance et, dans certains cas, lui survivront longtemps encore. Comme leurs prédécesseurs, les écrivains du seizième siècle continuent de penser que la connaissance de l'homme passe par la connaissance des caractères et par celle des mouvements secrets l'habitant. Riches en analyses d'émotions particulières et de phénomènes de passion, les écrits fictionnels, notamment le genre de la nouvelle et celui de la tragédie qui voient le jour dans les années 1550, se nourrissent des arguments véhiculés par les autorités anciennes (Aristote, Platon, Plutarque, Cicéron, Sénèque). Les *Prisons* de Marguerite de Navarre (c. 1546–1547) présentent sous un tout autre éclairage les égarements du mondain et les moyens dont l'âme pourra se libérer des passions afin de pénétrer dans la voie de la perfection. L'abondante production de philosophie morale, née dans la seconde moitié du siècle sous l'impulsion de la Contre-Réforme et du néo-stoïcisme, rouvre les débats sur les passions humaines et toutes les questions qui s'y rapportent concernant leurs caractères, leur origine, leur finalité, leur valeur morale, leur bon usage. Dans les années 1570–1585, la question du jugement éthique de la passion fait à nouveau l'objet des discours prononcés à l'Académie du Palais par les intellectuels et les courtisans selon le souhait de Henri III[13]. Leur but est de l'aider à maîtriser

13. Grâce aux soins de plusieurs chercheurs (É. Frémy, R. Burgess et R. Sealy), nous disposons à présent d'une vingtaine de discours portant sur différentes questions relatives aux passions humaines : la distinction entre les vertus morales et les vertus intellectuelles (cinq discours), la comparaison entre la joie et la tristesse (quatre discours), l'analyse de passions particulières dont la colère (quatre discours), l'honneur et l'ambition (quatre discours), la crainte (trois discours), l'envie (deux discours), et les moyens d'y remédier. La critique s'est attachée à mettre en lumière l'obédience philosophique de ces discours : l'inspiration platonicienne (Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois, Académie de poésie et de musique 1570–1576, Académie du palais 1576–1585 d'après des documents nouveaux et inédits* [Paris : Ernest Leroux, 1887], 199–220), les influences croisées d'Aristote revisité à la lumière de Thomas d'Aquin, de Platon et de Plutarque (Frances A. Yates, *Les académies en France au XVI^e siècle*, trad. T. Chaucheyras [Paris : Presses Universitaires de France, 1996], 139–175), l'influence aristotélicienne et

les passions auxquelles il se sait susceptible comme tout homme pécheur de sorte à mieux remplir son métier de roi. Dans le droit fil de l'héritage classique s'inscrivent encore les méditations de Montaigne sur les instincts, désirs et passions humaines[14]. En somme, les mêmes discours réapparaissent encore et toujours mais dans des contextes nouveaux qui en modifient le sens et les enjeux.

Si les passions furent jadis plus souvent décriées que louées, irrémédiablement condamnées par les uns, tolérées par les autres qui y voyaient, lorsqu'elles restaient mesurées et contenues dans des bornes raisonnables, les principes mêmes et la matière de la vertu, les émotions sont de nos jours pleinement réhabilitées au point de devenir l'objet d'un véritable culte. Nous sommes, au dire de Michel Lacroix[15], à l'ère de *l'Homo sentiens* (« Je sens, donc je suis »), toujours en quête de nouveaux moyens pour nous faire « vibrer », aventures de l'extrême, activités qui étourdissent, émotions-chocs, sensations fortes. L'importance qu'on accorde actuellement aux émotions dans tous les secteurs de la vie collective a remis la notion de passion[16] au cœur même des sujets d'exploration, convoquant diverses disciplines comme les sciences cognitives, les neurosciences, l'anthropologie. Dans le sillage de cet élan des « sciences » de l'émotion, sans doute faut-il situer l'intérêt relativement récent des historiens pour « la vie affective d'autrefois »[17]. Cherchant à reconstituer

---

thomiste, parfois au risque d'occulter celle de Plutarque (Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III* [Genève : Droz, 1981], 37–58), l'attitude ambivalente à l'égard du stoïcisme par rapport auquel, selon Alexandre Tarrête, ces discours chercheraient à se démarquer sur un plan théorique et général, mais auquel ils feraient appel pour y trouver des préceptes efficaces pour combattre les passions (« Stoïcisme et anti-stoïcisme à l'Académie du Palais », in *Les académies dans l'Europe humaniste. Idéaux et pratiques,* éd. Marc Deramaix *et al.*, [Genève : Droz, 2008], 643–662).

14. Voir entre autres *Essais*, Liv. I, 2, 3, 4, 18, 33 ; Liv. II, 8, 11, 15, 27, 31 ; Liv. III, 9.

15. Michel Lacroix, *Le culte de l'émotion* (Paris : Éditions Flammarion, 2001).

16. Selon Thomas Dixon, *From Passions to Emotions: The Creation of a Secular Psychological Category* (Cambridge : Cambridge University Press, 2003), le terme d'« émotion » serait l'équivalent séculier moderne du mot « passion » dans le sens plutôt négatif, passif et non-cognitif de *passiones*.

17. C'est Lucien Febvre qui le premier aborda cette question dans les années quarante. Voir « La sensibilité et l'histoire : Comment reconstituer la vie affective d'autrefois ? », *Annales d'histoire sociale* 3 (janvier-juin 1941) : 5–20. Cet article présente d'ailleurs toujours un très grand intérêt, tant pour la question de terminologie qui continue de poser problème aujourd'hui (les chercheurs n'arrivent pas à s'accorder sur la question de savoir s'il faut parler d'une histoire de l'affectivité ou d'une histoire des émotions) que pour la question méthodologique. La suggestion donnée par Febvre à la fin de son article

l'histoire des émotions et à définir l'évolution de ce concept à travers les époques, ils reconnaissent en général l'apport considérable des sciences voisines ainsi que des approches transdisciplinaires couplant, par exemple, neurosciences et psychologie[18], mais continuent de s'interroger sur leur application à l'histoire ou tout au moins sur les modalités de leur usage. Les études parues jusqu'ici se sont intéressées à l'Antiquité classique[19], à la culture et à la littérature du Moyen Âge[20] ou à la littérature pré-moderne d'expression autre que française, anglaise et italienne surtout[21]. Outre l'ouvrage d'Anthony Levi[22] qui demeure aujourd'hui encore une référence incontournable et le collectif intitulé *La peinture des passions : de la Renaissance à l'âge classique* qui porte essentiellement sur la représentation de la passion amoureuse aux seizième et dix-septième siècles[23], plusieurs ouvrages ont paru, qui abordent les passions sous un angle

---

semble être le point de départ de maintes études actuelles : « si nous prenons appui fortement, au départ, sur les derniers résultats acquis par le labeur critique et positif de nos voisins (les psychologues)… » (p. 18).

18. Sur les grands courants de recherche sur la psychologie des émotions, voir Barbara H. Rosenwein, « Histoire de l'émotion : méthodes et approches », *Cahiers de civilisation médiévale* 49 (2006) : 33–48 et Armelle Nugier, « Histoire et grands courants de recherche sur les émotions », *Revue électronique de Psychologie sociale* 4 (2009) : 8–14 ; http://RePS.psychologie-sociale.org/.

19. Voir entre autres les ouvrages dont il est fait mention dans les notes 2, 3, 4 et 9.

20. Voir entre autres *The Representation of Women's Emotions in Medieval and Early Modern Culture*, éd. Lisa Perfetti (Gainesville : University Press of Florida, 2005) et les nombreux travaux de Piroska Nagy, en particulier, *Émotions médiévales*, sous la dir. de P. Nagy, *Critique* 716–717 (2007) ; *Le sujet des émotions au Moyen Âge*, sous la dir. de P. Nagy, avec Danielle Boquet (Paris : Beauchesne, 2009) ; *Politiques des émotions au Moyen Âge*, sous la dir. de P. Nagy, avec D. Boquet (Firenze : Sismel-del Galluzzo, 2010) ; *La chair des émotions : pratiques et représentations corporelles des émotions au Moyen Âge*, sous la dir. de P. Nagy, avec D. Boquet, *Médiévales* 61 (2011).

21. Parmi les ouvrages plus récents, voir entre autres *Reading the Early Modern Passions*, éd. Gail Kern Paster, Katherine Rowe et Mary Floyd-Wilson (Philadelphia : The University of Pennsylvania Press, 2004), *Emotions in the Household 1200–1900*, éd. Susan Broomhall (Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2008), *Il fiore delle passioni : animo e virtù nel sistema dei saperi tra Cinque e Seicento*, éd. Elisabetta Selmi *et al.* (Padoue : CLEUP, 2012), *Passions and Subjectivity in Early Modern Culture*, éd. Brian Cummings et Freya Sierhuis (Farnham : Ashgate, 2013).

22. Anthony Levi, *French Moralists: The Theory of the Passions, 1585 to 1649* (Oxford : Clarendon Press, 1964).

23. Actes du Colloque international, Saint-Étienne, 10, 11, 12 avril 1991, éd. Bernard Yon (Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1991). La question des passions au dix-septième siècle continue de recevoir l'attention de la critique. Voir entre autres Susan James, *Passion and Action. The*

esthétique : l'étude de Gisèle Mathieu-Castellani[24] traite du fonctionnement des passions dans la rhétorique classique et de l'influence de cette rhétorique sur la poétique des genres littéraires des seizième et dix-septième siècles, tandis que celle, toute récente, de Jan Miernowski[25] envisage la haine comme ressort de l'action créatrice, en particulier dans la poésie antérotique de la Renaissance et dans la littérature pamphlétaire issue des guerres de religion. L'attitude des grands auteurs du seizième siècle (Ronsard, Rabelais, Montaigne) à l'égard des passions a également retenu l'attention de la critique[26]. Cependant, il manque cruellement un ouvrage de synthèse qui serait nourri des acquis récents des sciences des émotions et qui porterait exclusivement sur le seizième siècle et sur les passions dans tous leurs états.

Le présent dossier sur les passions humaines et leurs enjeux au seizième siècle n'a pas la prétention de fournir une telle synthèse ; il vise simplement à apporter un complément d'illustration à cet intérêt à la fois récent et ancien pour la question des émotions. Les questions qui y sont posées par un groupe de chercheurs internationaux et les différents éclairages qui y sont offerts font avancer notre exploration sur cette question désormais au centre de toutes les

---

Emotions in Seventeenth-Century Philosophy (Oxford : Clarendon Press, 1997), Erich Auerbach, *Le culte des passions : essais sur le XVII^e siècle français*, intr. et trad. Diane Meur (Paris : Macula, 1998), « Dossier : Émotions », éd. David Konstan, *Métis* N. S. 9 (2011), Lucie Desjardins, *Le corps parlant. Savoirs et représentation des passions au XVII^e siècle* (Québec, Paris : Presses de l'Université Laval, L'Harmattan, 2001), *Penser les passions à l'âge classique, dir. Lucie Desjardins et Daniel Dumouchel* (Paris : Hermann, 2012).

24. Gisèle Mathieu-Castellani, *La rhétorique des passions* (Paris : Presses Universitaires de France, 2000).

25. Jan Miernowski, *La beauté de la haine* (Genève : Droz, 2012).

26. Sur Ronsard, voir les études de Daniel Ménager et de Josiane Rieu dans *La poétique des passions à la Renaissance*, Mélanges offerts à Françoise Charpentier, éd. François Lecercle et Simone Perrier (Paris : Champion, 2001). Dans *Le sang embaumé des roses : sang et passion dans la poésie amoureuse de Pierre de Ronsard* (Genève : Droz, 2004), Marc Carnel montre que, dans le monde trouble des passions et de la sensualité tel qu'il est dépeint dans les poésies de Ronsard, la passion amoureuse est une pathologie sanguine. Emmanuel Naya, dans *Rabelais, une anthropologie humaniste des passions* (Paris : Presses Universitaires de France, 1998), met au jour la manière spécifique dont Rabelais réhabilite les passions, tandis qu'Emiliano Ferrari, dans *Montaigne — Une anthropologie des passions* (Paris : Garnier, 2014), se penche sur la lecture que propose Montaigne de la complexité des phénomènes passionnels. Sur Montaigne, les études de Terence Cave, Frank Lestringant et André Tournon dans *La poétique des passions à la Renaissance* méritent également mention.

attentions[27]. Considérant diverses passions (la passion des choses telle qu'elle se manifeste avec l'émergence du mercantilisme [K. Llewellyn], le goût du luxe et des plaisirs mondains [J. Couchman], la colère et ses diverses manifestations [E. Thompson], la passion amoureuse telle qu'elle s'exprime à l'égard des humains [N. Frelick, D. Polachek, H. Campangne, D. Brancher] ou à l'égard de Dieu [D. Lesko Baker, A. MacAskill]), les neuf articles réunis ici nous renseignent sur l'état des connaissances physiques et psychologiques de l'époque. Simultanément, plusieurs de ces articles s'interrogent, à la lumière des traditions philosophiques, scientifiques et littéraires, sur la manière dont s'exprime la passion amoureuse dans toutes sortes de genres (lettres, mémoires, tragédies historiques, poésies, nouvelles, littérature médicale). Nancy Frelick revoit la *Délie* de Maurice Scève à la lumière des traditions ovidienne, platonicienne/ficinienne et pétrarquiste afin d'explorer la symbolique des miroirs et les multiples jeux de sens liés aux passions suscitées par la contemplation spéculaire. C'est également à la lumière de la tradition pétrarquiste que sont réexaminées les poésies chrétiennes de Gabrielle de Coignard et d'Anne de Marquets. Pour saisir toutes les subtilités du processus d'innutrition, Deborah Lesko Baker et Annick MacAskill se penchent sur les stratégies d'appropriation et sur l'attitude critique de Coignard et Marquets par rapport à leurs sources. On peut bien imaginer les contradictions que rencontre le poète chrétien lorsqu'il imite les modèles païens pour dire la passion divine. Lesko Baker en donne maints exemples chez Coignard. Une tendance commune à Coignard et Marquets, mise en lumière grâce au dialogue qui s'instaure ici entre Lesko Baker et MacAskill, est de pratiquer l'imitation sélective qui consiste à emprunter au modèle pétrarquiste ceux de ces éléments (les éléments chrétiens) qui s'accordent plus aisément avec leurs aspirations spirituelles.

Plutôt que d'examiner les signes visibles de la passion, Dominique Brancher choisit pour sa part de se pencher sur le rôle que joue l'écriture dans l'éveil, l'expression et la maîtrise des passions. À la lumière des avancées scientifiques de la Renaissance, entre autres l'émergence d'une littérature médicale vernaculaire traitant de sujets jugés jusque là trop immodestes comme la gynécologie, la question de la génération ou le coït, elle étudie

27. Plusieurs de ces articles ont été présentés dans leur première version au colloque « Consuming Passions. Economies of Desire in French Literature and Arts, 1100–1815 » qui s'est déroulée les 3, 4 et 5 octobre 2013 à la Washington University in Saint Louis sous la direction de Tili Boon Cuille, Julie Singer, Harriet Stone et Colette H. Winn.

chez le médecin René Bretonnayau un curieux phénomène d'« érotisation de l'observation médicale ». D'une grande finesse, sa lecture nous invite à déceler dans le poème intitulé *De la Generation de l'homme* les liens qui s'instaurent entre « création poétique et vitalité érotique, entre investigation scientifique et impulsion sexuelle ».

Se penchant sur l'interprétation des passions, plusieurs auteurs cherchent ici à éclairer les contextes social, culturel, politique et religieux déterminant leur valorisation morale. Kathleen Llewellyn, par exemple, considère les désirs immodérés (convoitise, cupidité, envie) qui naissent avec l'essor du commerce dans la société pré-moderne et la mobilité sociale qui s'ensuit. Jane Couchman examine, quant à elle, l'importance que les classes dominantes du seizième siècle attachent au bel objet, au luxe, aux divertissements mondains comme manifestations visibles de la dignité de leur rang. Enfin, Hervé Campangne retrace les modifications que subit au fil du temps l'idée qu'on se fait de la nature de la passion amoureuse et le regard qu'on porte sur ses débordements. Les exemples qu'il accumule de la réécriture de l'histoire de la passion tragique de Chastelard pour Marie Stuart constituent autant de témoignages des enjeux politiques et nationalistes qui sous-tendent la définition des passions et les jugements de leur valeur.

D'un intérêt tout particulier, la question de la généricité (*gender*) se pose à plusieurs reprises. Prenant comme exemple le cas des grandes dames de la Réforme, Jane Couchman s'interroge sur la manière dont celles-ci réussirent à gérer passions profanes et passion divine en vue de la réalisation du salut, autrement dit à trouver, compte tenu des préceptes calvinistes, une sorte d'équilibre entre la foi réformée qu'elles avaient si fervemment embrassée et leur goût du luxe et d'un certain train de vie essentiels, à leurs yeux, à leur état et à leur rayonnement socio-politique. Kathleen Llewellyn essaye de déterminer le rôle que joue la généricité dans la valeur morale assignée aux passions. Comme exemple de l'interprétation genrée des passions, elle examine le regard que portent les théologiens et les moralistes sur la convoitise suscitée par l'essor du mercantilisme. Tandis que les auteurs de sermons et de satires croient détecter dans cette passion la véritable nature de la femme, les auteurs de pamphlets y voient plutôt une manifestation du désir masculin de gravir les échelons sociaux, voire l'un des symptômes d'une société en train de se métamorphoser. Enfin, Emily Thompson et Dora Polachek s'intéressent, chacune de son côté, à la mise en scène par la femme écrivain des passions humaines comme prétexte à leur

réinterprétation (Thompson) ou à l'expression du désir féminin (Polachek). Thompson relit l'*Heptaméron* à la lumière des écrits de l'Antiquité classique sur la colère (Aristote, Sénèque, Galien) et repère les similarités entre les nouvelles afin d'examiner la manière dont Marguerite de Navarre réinterprète les idées véhiculées par ses devanciers en faveur de la colère qui ressort de ce processus comme légitimée et surtout en faveur de la femme qui paraît là un être capable de ressentir des passions mais aussi de les maîtriser. Polachek se penche, quant à elle, sur les changements effectués par Marguerite dans la nouvelle 8 par rapport à son modèle médiéval, la nouvelle 9 des *Cent nouvelles nouvelles* de Philippe de Vigneulles. Parmi ces modifications, la perspective féminine (c'est Longarine qui raconte la nouvelle), adoptée par Marguerite de Navarre, mérite mention car elle remplace le contexte narratif misogyne du modèle médiéval et nous donne à entendre la parole de l'épouse sur des questions taboues comme celle du plaisir érotique.

Il est à espérer que l'ensemble d'études proposé ici, avec sa riche panoplie d'outils critiques et d'exemples concrets, contribuera à l'éclosion de nouvelles questions et à l'ouverture de pistes inédites pour ceux qui souhaiteraient explorer plus avant les enjeux de la littérature du seizième siècle quand elle s'attache à représenter la frénésie des passions humaines.